

martin
suter

le temps,
le temps

MARTIN SUTER

LE TEMPS, LE TEMPS

Peter Taler peine à continuer à vivre : depuis que son épouse Laura a été tuée au bas de leur immeuble, le chagrin et le désir de vengeance l'assaillent. Il est toutefois décidé à mener sa propre enquête. Les indices sont faibles. Seule demeure une infime impression du jour tragique : quelque chose, dans son panorama quotidien, n'est plus pareil...

Son voisin Knupp ne cesse de l'observer par la fenêtre et semble s'adonner à de mystérieuses activités. Les deux hommes font peu à peu connaissance, jusqu'au jour où Knupp parvient à enrôler Taler dans son projet fou : celui de mettre le temps en échec et, avec lui, la disparition de sa femme.

Au sommet de son art, Martin Suter échafaude un roman presque hitchcockien qui mêle intrigue policière et éléments fantastiques, humour et mélancolie. Dans cet univers où il suffit de revenir au décor antérieur pour abolir les effets du temps, où toute réalité devient trompe-l'œil, le lecteur est tenu en haleine jusqu'au retournement final insoupçonné.

LE TEMPS, LE TEMPS

*du même auteur
chez le même éditeur*

ALLMEN ET LE DIAMANT ROSE
ALLMEN ET LES LIBELLULES
LE CUISINIER
LE DERNIER DES WEYNFELDT
LE DIABLE DE MILAN
LILA, LILA
UN AMI PARFAIT
LA FACE CACHÉE DE LA LUNE
SMALL WORLD

*du même auteur
dans la collection Titres*

BUSINESS CLASS

*du même auteur
en numérique*

ALLMEN ET LE DIAMANT ROSE
ALLMEN ET LES LIBELLULES

MARTIN SUTER

LE TEMPS, LE TEMPS

Traduit de l'allemand
par Olivier MANNONI

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
Die Zeit, die Zeit

La traduction de cet ouvrage
a été soutenue par Pro Helvetia

fondation suisse pour la culture

prohelvetia

© 2012 by Diogenes Verlag AG, Zurich

© Christian Bourgois éditeur, 2013

pour la traduction française

ISBN 978-2-267-02498-2

Extrait de la publication

Pour Toni

Quelque chose n'était pas pareil, mais il ne savait pas quoi.

Debout à la fenêtre, Peter Taler tenait sa bouteille de bière à deux doigts, par le goulot, afin que sa main n'en réchauffe pas le contenu. Comme s'il avait jamais laissé à la bière qu'il prenait à son retour du travail le temps de tiédir.

Une Nissan grise vint se garer sur l'une des quatre places de parking aménagées devant l'immeuble. Entre la Citroën de Taler et la Lancia des nouveaux locataires, dont il ne connaissait pas encore le nom. Keller descendit, ôta sa veste du siège arrière, la passa, attrapa sa sacoche, verrouilla la voiture avec la télécommande de sa clef de contact et marcha vers la boîte aux lettres. Il souleva le volet, s'assura que son épouse avait déjà relevé le courrier, et se dirigea vers la porte de l'immeuble.

Taler but une gorgée. De toutes les boissons qu'il connaissait, la bière frappée était sa préférée. La sensation qu'elle procurait à la bouche, la manière dont elle descendait dans la gorge, les précautions avec lesquelles elle déployait son effet – tout cela était admirable et rien ne le valait. La seule chose qu'il

n'appréciait pas, c'était l'odeur. C'est pour cette raison qu'il la buvait à la bouteille. Plus le goulot était étroit, plus l'odeur se faisait discrète.

La dernière des quatre places de stationnement, dont chacune était pourvue d'un écriteau frappé du numéro d'immatriculation de son utilisateur légitime, était encore libre. Elle appartenait à Mme Feldter, dont l'usage du parking était aussi aléatoire que son rythme de travail. Il arrivait que son emplacement reste libre pendant des jours, ou occupé pendant des semaines, parfois sa Cinquecento bleu turquoise y passait toute la journée, mais parfois aussi, très bourgeoisement, toute la nuit. Mme Feldter était hôtesse de l'air. Elle se trouvait pour l'heure quelque part entre ciel et terre, ou bien dans l'une de ses villes de destination. Sa voiture était sans doute garée à l'aéroport, sur le parking du personnel. Tout suivait son cours normal.

Et pourtant quelque chose n'était pas pareil.

En allant vers la cuisine, il termina sa bouteille, la posa dans le sac destiné au verre usagé, en sortit une autre du réfrigérateur et se posta de nouveau à la fenêtre.

Quelque chose n'était pas pareil.

Il connaissait très précisément ce petit morceau du monde. Lorsqu'il se postait tout contre la fenêtre, il avait vue sur quelque cent vingt mètres à sa gauche, jusqu'à un virage qui débouchait sur le chemin Gustav-Rautner. À droite, le regard ne portait qu'à mi-distance environ, jusqu'au point où ce même chemin disparaissait dans une deuxième courbe.

L'autre rive de cette étroite voie goudronnée était jalonnée de pavillons des années cinquante, constamment rénovés et réaménagés, pourvus de petits jardins

dont la plupart avaient été transformés en terrasses, des lieux faciles à entretenir où les plaques de béton occupaient plus de surface que le gazon.

De son côté de la rue se dressaient sur deux rangées des blocs d'immeubles à trois étages, de ceux qui avaient été modernes dans les années soixante : les flancs habillés de plaques de béton à gravier, les façades couvertes de crépi beige. Les immeubles étaient légèrement en quinconce afin qu'au moins quelques-uns des appartements de la deuxième rangée puissent jouir d'une vue directe sur le chemin Gustav-Rautner. C'est dans la première rangée, au numéro 40, deuxième étage, qu'habitait Peter Taler.

La majeure partie du temps où il se trouvait chez lui, il le passait comme maintenant, devant cette fenêtre dont le large rebord de bois était encore criblé des taches d'eau laissées par les locataires précédents qui l'avaient utilisé, comme l'avait prévu l'architecte, pour y poser des jardinières.

Peter Taler ferma les yeux et se remémora la vision qu'il avait gravée dans son esprit : juste après le virage de gauche le numéro 33, repeint de frais en blanc cassé, avec une véranda préfabriquée et six capteurs solaires sur le toit à pignon. Les habitants étaient un couple sans enfants, d'âge moyen.

De la maison voisine, au 35, chemin Gustav-Rautner, on ne reconnaissait pratiquement plus l'aspect d'origine. On avait pourvu son grenier de grandes fenêtres. En s'appuyant sur un appentis aux allures d'échafaudage, on lui avait ajouté deux balcons ; près de la moitié du jardin avait été sacrifiée pour accueillir un garage, et l'autre moitié était pleine à craquer : un grill en maçonnerie avec cheminée, une table de

granit et ses six chaises en rotin, une balancelle type Hollywood et une piscine hors-sol se disputaient la place. L'été, cette bruyante famille de quatre têtes passait les beaux week-ends et les belles soirées en plein air. Et à partir du mois de novembre, maison et jardin se transformaient en une mer de guirlandes clignotantes.

À côté, le 37, fait pour accueillir des enfants, pourvu d'un toboggan, d'une balançoire et d'un portique avec mur d'escalade. Tout cela à l'abandon et usé par les intempéries, comme les graffitis que les enfants avaient été autorisés à bomber sur la façade lorsqu'ils étaient devenus trop grands pour le terrain de jeu. À présent, ils avaient quitté le nid. Taler ne les avait jamais vus lorsqu'ils logeaient encore là-bas, mais il supposait qu'il s'agissait des deux personnes assez jeunes qui venaient parfois en visite : très rarement, une femme avec un petit chien. Un peu plus fréquemment, un homme conduisant une moto lourde et bruyante.

La maison suivante, le numéro 39, faisait face à l'appartement de Taler. C'était la seule qui se trouvât encore dans son état d'origine : jaune à volets verts, une clôture basse en lattes de bois lasuré brun foncé, une haie variée où les forsythias fleurissaient en mars. Sur le gazon, qui ressemblait plutôt à une prairie, se dressaient deux pommiers et, à côté du petit salon de jardin avec la table de fer badigeonnée de rouge et les chaises pliables, un érable nain japonais. À la limite du jardin voisin s'étalait une petite plate-bande potagère, à l'abri de l'appentis, une serre à tomates en film de plastique vert, déformée par le vent, courbait l'échine. La fenêtre du salon était encadrée par un espalier en bois.

L'habitant de la maison voisine avait remplacé une grande partie du jardin par des dalles de béton, et rempli ce petit coin repas de meubles de jardin et de balancelles. Ici aussi, on trouvait une cuisine d'été avec meubles de jardin et piscine hors-sol, dans laquelle il arrivait au père de faire le fou, avec une exubérance exagérée, en compagnie de ses deux enfants. Il avait racheté à son voisin, celui de la maison suivante, un morceau de jardin sur lequel il avait construit un garage. Taler ne pouvait pas le voir de là où il se trouvait, il n'apercevait que son portail télécommandé lorsqu'il s'ouvrait ou se fermait. Le propriétaire pouvait l'actionner avant même que sa voiture n'apparaisse dans le virage. Il conduisait une camionnette rouge portant le logo de la boutique spécialisée en jeux électroniques dont il était propriétaire ou pour laquelle il travaillait, Taler ne le savait pas précisément.

Toute cette scène idyllique petite-bourgeoise se détachait, comme un décor en carton-pâte, devant quelques grands arbres, le reste d'un petit parc rattaché à une vieille villa d'industriel. Peter ouvrit les yeux et compara l'image extérieure à celle qu'il avait intériorisée. Qu'est-ce qui n'était pas pareil ?

Une Cinquecento bleu turquoise s'installa rapidement, en décrivant une courbe élégante, sur la place libre du parking. Mme Feldter ouvrit presque la portière en marche et resta debout à côté de la voiture quelques secondes après que le moteur se fut tu.

Elle alla à la porte du passager, prit sur le siège sa veste d'uniforme et une valise à roulettes. C'était une grande femme mince, la trentaine finissante, marchant d'un pas habitué à ignorer les fluctuations. Sur le chemin menant à la porte de l'immeuble

– Peter Taler pouvait entendre, à travers la fenêtre isolée, le roulement de la petite valise à roulettes sur le béton à gravier –, elle lança un bref coup d’œil vers la fenêtre du salon, où il se tenait. Taler recula d’un pas malgré lui, bien qu’il eût pu être certain qu’il ne pouvait être vu à travers le rideau de tulle, puisqu’il n’avait pas allumé la lumière.

Il vida la bouteille et jeta un nouveau coup d’œil par la fenêtre.

Quelque chose n’était-il vraiment pas pareil ?

Dans la cuisine, il ouvrit la troisième bouteille de la soirée. Celle qu’il avait l’habitude de boire en faisant la cuisine.

Il hacha des oignons et un peu d’ail, les fit glacer à brun avec de l’huile d’olive dans une petite poêle en fer, ouvrit une boîte de tomates pelées et versa leur jus dans l’évier, les tomates sifflèrent lorsqu’il les fit tomber sur les oignons. Il touilla avec une cuiller en bois, couvrit la poêle et réduisit la chaleur de la plaque en réglant le bouton sur 4.

Puis il ouvrit le robinet d’eau chaude, attendit qu’elle fût brûlante et remplit la grande casserole à spaghettis.

Autrefois, Laura appelait ça « de l’eau de ballon pas fraîche ». Pour lui, c’était « de l’eau chaude écologique ». Cela raccourcissait le temps de chauffage de la plaque électrique, du temps dont l’eau avait besoin, autrement, pour atteindre la température du ballon, soixante degrés. Laura lui avait rétorqué que le ballon devait réchauffer la même quantité d’eau, et qu’au bout du compte cela consommait la même quantité d’énergie. La théorie de l’eau pour les spa-

ghettis resta l'une des nombreuses questions non résolues de leur vie commune.

Peter Taler posa la casserole sur la cuisinière, sala l'eau, ferma le couvercle, revint à sa fenêtre à jardinières et regarda fixement à l'extérieur.

Tout lui parut identique à ce terrible dix-sept mai, un peu plus d'une année auparavant, lorsque Laura s'était mise à appuyer comme une folle sur le bouton de la sonnette, en bas de l'immeuble et qu'il n'avait pas ouvert tout de suite. Cette fois-là aussi, quelque chose n'était pas pareil, et il n'était pas capable de dire quoi.

Dès le premier procès-verbal de police qu'il avait dû signer, on lisait : « Questionné sur le fait de savoir s'il a observé quelque chose ou s'il a remarqué quelque chose dans la rue, le témoin répond par l'affirmative. Il déclare que quelque chose n'était pas pareil, mais qu'il ne peut pas dire quoi. » Taler en était resté à cette déposition. Il ne pouvait pas encore dire de quoi il s'agissait. Mais un jour il trouverait. Alors, il coïncerait ce salaud.

Mais il avait beau s'efforcer de reconstituer l'image de cette soirée, le temps l'érodait. Et avec l'image pâlisait aussi le sentiment qu'il était à deux doigts de pouvoir dire ce qui n'avait pas été pareil, qu'il l'avait sur le bout de la langue comme un mot qu'on n'arrive pas à se rappeler. Ne rien changer dans l'appartement n'avait été d'aucune utilité. Sachant que l'odeur, le goût, la musique peuvent raviver des souvenirs, il ne cessait de préparer des *spaghetti al pomodoro* et de faire passer *Back to Black* d'Amy Winehouse. Comme ce soir-là. Mais cela ne l'aidait pas beaucoup non plus.

Un bruit irrégulier pénétra jusque dans sa

conscience. Il se dépêcha de revenir à la cuisine. L'eau des spaghettis débordait et tombait en chuintant sur la plaque de la cuisinière. Il écarta la casserole et éteignit la plaque. Il la rallumerait plus tard pour faire cuire les pâtes. Il lava brièvement sous le robinet une tige de basilic, la mit dans la poêle où il préparait la sauce tomate, la recouvrit et revint dans le salon.

Quelques fenêtres étaient désormais éclairées. Le crépuscule commençait à ternir la verdure des haies. Le chat tricolore sauta sur la clôture, resta un moment sur un des poteaux et fit un grand bond au-dessus de la plate-bande pour atteindre le gazon.

Le réverbère s'était allumé, sa clarté blanche et froide commença à s'imposer face à la lumière déclinante du jour.

Il se rendit une fois de plus à la cuisine. Il souleva le couvercle de la petite poêle pour libérer l'arôme des tomates et du basilic, et ralluma la plaque électrique destinée à l'eau des spaghettis.

Puis il dressa la table pour deux personnes, déboucha une bouteille d'antinori, remplit deux verres, en prit un et revint à son poste d'observation.

Dans le jardin, de l'autre côté de la rue, le vieil homme qui habitait là-bas se tenait à présent avec son tuyau près de l'un des pommiers, et l'arrosait d'un jet mou. Il gardait la tête baissée, comme si ce travail exigeait toute sa concentration.

Là non plus, il n'y avait rien de spécial : cet homme travaillait souvent dans son jardin. Il tondait, taillait, bêchait, rectifiait, arrosait et plantait. Et, l'automne venu, faisait brûler ses déchets de jardin, en dépit de l'arrêté municipal.

Il s'appelait Knupp et c'était un original. Il n'entre-

tenait aucun contact avec le voisinage. Il ne disait pas bonjour et ne répondait pas aux saluts. Il ne bavardait pas au-dessus de sa clôture, n'avait d'yeux pour personne, il allait même jusqu'à chasser les chats.

Non, ça, ça n'était pas tout à fait vrai. Il s'en prenait à un chat bien précis, le tricolore. Les autres, il les tolérait. Taler l'avait même déjà vu nourrir ceux qui étaient admis. Poser sur le rebord de la fenêtre une petite assiette sur laquelle – à en croire la brièveté de leur repas – ne restaient que quelques rares reliefs du sien.

L'eau recommençait à bouillir. Taler ouvrit l'emballage, versa les spaghettis et les remua à quelques reprises pour qu'ils ne collent pas les uns aux autres. Il régla le minuteur au huitième cran et l'emporta avec lui à la fenêtre.

Knupp avait disparu.

La sonnerie du minuteur le fit sursauter. Il revint à la cuisine, laissa glisser les spaghettis dans la passoire et fit couler beaucoup d'huile d'olive au fond de la casserole vide. Puis il y remit les pâtes, versa dessus une nouvelle dose d'huile d'olive, les fit tourner à quelques reprises avec la pince à spaghettis, en déposa une portion dans l'assiette, y ajouta de la sauce tomate et du parmesan râpé, et s'assit avec le tout à la table du salon.

L'odeur du repas, le goût du vin, la lumière crépusculaire de la chambre, l'assiette vide qui attendait Laura – tout était comme jadis. Et – pour la première fois depuis – le vague sentiment que quelque chose ne collait pas, là, à l'extérieur.

Il se leva et regagna la fenêtre. Jamais encore il n'avait été aussi près de la solution.

Mais il avait beau se concentrer, se plonger intensément dans le tableau qu'offrait cette petite rue de quartier où le soir tombait déjà, l'illumination ne venait pas. Et pourtant, quelque chose lui disait que ce qui n'était pas pareil avait forcément quelque chose à voir avec le pavillon jaune d'en face.

Aucune lumière n'était allumée dans les chambres. Mais le réverbère éclairait la façade.

On fit glisser un rideau sur le côté. Dans le triangle que celui-ci dégaugea, on distinguait le visage du vieil homme, encadré par sa chevelure d'un noir artificiel et sa barbe bizarrement taillée. Il était tourné vers l'un des pommiers.

Taler, à sa fenêtre, se tenait aussi immobile que Knupp à la sienne.

Le rideau retomba, le visage avait disparu.

Depuis dix jours, le « Bonjour Peter » de Sandra Dovic à la réception avait repris une tonalité tout à fait normale. Pour le premier anniversaire de la mort de Laura, elle semblait avoir décidé de renoncer à glisser dans sa voix une nuance de compassion et de revenir au droit commun dans ses relations avec Taler.

— Bonjour, répondit-il, et il passa devant elle pour rejoindre l'ascenseur.

Ce n'était pas un bon jour. Peter était resté debout jusque bien après minuit. Il n'avait cessé de se poster à sa fenêtre, avait étudié le jardin à peine éclairé par la lumière parcimonieuse du réverbère, de l'autre côté de la rue, et tenté de déterminer ce qu'il y avait de différent là-bas. Il avait vu le vieux Knupp fermer les persiennes de son salon.

Il avait observé, des heures plus tard, les bandes lumineuses qui s'éteignaient et, peu après, la fenêtre qui s'était ouverte au premier étage. On pouvait deviner la silhouette de Knupp.

Lorsque Knupp s'était éteint, la bouteille d'antinori était vide. Le verre plein de Laura était encore sur la table, mais il n'y toucha pas.

Il alluma une Marlboro Gold puis la posa dans le

cendrier. Lui-même n'avait jamais fumé. Mais Laura, si. Le parfum de ses Marlboro Gold la rapprochait aussi un peu de lui.

Il ouvrit une nouvelle bouteille, bien qu'il eût su comment cela finirait : il allait pleurer toutes les larmes de son corps et se réveiller à l'aube sur le canapé, les vêtements froissés, la langue sèche, le crâne battant.

Un deuxième poste de travail se trouvait dans son bureau. Il était vide. Son collègue avait quitté l'entreprise peu avant la mort de Laura, et celui qui lui avait succédé avait été logé ailleurs. Taler ignorait si c'était par égard envers lui et sa douleur, ou par peur de ce halo de mort qui l'entourait désormais.

Il y avait des jours où il aurait préféré avoir de la compagnie, mais un matin comme celui-là, il était heureux qu'on le laissât en paix. Il ouvrit la fenêtre d'un geste brusque, suspendit sa veste dans l'armoire, démarra l'ordinateur, alla chercher un double express au distributeur et le but debout, à petites gorgées.

Du jour au lendemain, le timide début de l'été s'était éclipsé pour laisser le temps revenir au stade de la franche fin d'hiver. De la pluie froide tambourinait sur le tuyau en zinc qui assurait l'aération au restaurant du personnel et sur les bennes à ordures de la sinistre cour intérieure.

Sous l'appentis de l'entrée de service, deux collaborateurs de l'entreprise fumaient leur cigarette. Après la mort de Laura, Peter Taler avait joué avec l'idée de se mettre à fumer. Mais qu'elle ait fumé, et lui pas, avait été dans leur relation un fait tellement inamovible qu'il aurait eu l'impression de la trahir s'il s'y était mis maintenant qu'elle n'était plus là.

Il avait déjà suffisamment de mal à ne pas considérer